



## Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

18 | Printemps 2008  
Zoé l'équation fatale

---

# 1968-2008 : le Biafra ou le sens de l'humanitaire

Denis Maillard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/182>

ISBN : 978-2-918362-36-4

ISSN : 2105-2522

### Éditeur

Médecins du Monde

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

ISSN : 1624-4184

### Référence électronique

Denis Maillard, « 1968-2008 : le Biafra ou le sens de l'humanitaire », *Humanitaire* [En ligne], 18 | Printemps 2008, mis en ligne le 06 octobre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/182>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# 1968-2008 : le Biafra ou le sens de l'humanitaire

Denis Maillard

---

## La scène inaugurale

- 1 Rappelons brièvement les faits car ce sont moins ceux-ci qui vont nous occuper ici que l'interprétation qui en a été donnée et principalement cette fameuse « querelle du Biafra » qui divise l'espace intellectuel humanitaire depuis bientôt quarante ans. Le 26 mai 1967 la province du Biafra – région majoritairement chrétienne et richement dotée en ressources pétrolières – déclare son indépendance. Les Biafrais font sécession d'un tout jeune État, le Nigeria, lui-même issu de la décolonisation britannique. Cette situation est inacceptable pour les autorités fédérales nigérianes. Pour des raisons où se mêlent tout autant la géopolitique, l'économie que l'idéologie, la Grande-Bretagne, les États-Unis et l'Union soviétique apportent leur soutien au Nigeria. Mais sur le terrain, les négociations piétinent. Le chef de l'État nigérian, le général Gowon, qui cherche avant tout à s'assurer de l'intégrité du Nigeria, met alors en place un blocus général et déclenche une guerre de reconquête de la province rebelle. L'aide humanitaire qui assure à ce moment-là un ballon d'oxygène aux insurgés est proscrite. Un pont aérien clandestin s'organise alors nuitamment à partir de l'île de Sao Tome. Terre de mission chrétienne dans un océan musulman, le Biafra est défendu ardemment par des ONG catholiques et des prêtres irlandais massivement présents sur place. Le CICR, habituellement légaliste, suit leur mouvement et intervient à son tour. La France de son côté, déchirée entre le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et celui de la non-ingérence dans les affaires d'un État souverain, insiste pour que des médecins de la Croix-Rouge française rejoignent le Biafra sous la bannière du CICR. Par ailleurs, la France met également en place un dispositif clandestin d'aide militaire. Forte des armes, des vivres et des soins, la sécession reprend l'offensive

**durant l'année 1968. Elle s'éteindra finalement au début de 1970 dans l'indifférence générale.**

- 2 Malgré les divergences d'interprétations ultérieures, tout le monde s'accorde à penser que l'humanitaire moderne est né au Biafra durant ce conflit. En 1968 précisément : une poignée de médecins, parmi lesquels Bernard Kouchner, ont soigné durant plusieurs mois pour le compte de la Croix-Rouge des civils et des militaires, blessés. Ce qui apparaît comme révolutionnaire n'est pas l'action proprement dite. C'est bien plus l'interprétation que Kouchner et ses amis tirent de cette expérience : à les écouter, on leur demande d'exercer la médecine d'urgence sans se poser de questions alors qu'un génocide se déroule sous leurs yeux. Les médecins, témoins de ce crime, ne peuvent malheureusement rien dire. En effet, si le Comité international de la Croix-Rouge agit, il se refuse obstinément à parler. Plusieurs de ses membres sont mêmes tués par l'armée nigériane ; à Genève, pourtant, au siège de l'organisation, on proteste mollement... À peine rentré à Paris, Kouchner écoeuré par ce silence cherche alors à alerter la presse et crée un Comité de lutte contre le génocide au Biafra. MSF naîtra deux ans plus tard, en décembre 1971, grâce à la ténacité des médecins « biafrais » et du journal médical *Tonus*. Comme il le dira lui-même : « Autour de la table d'une salle de garde au Biafra naîtra, dans le mois d'octobre 1968, l'idée de Médecins sans frontières »<sup>1</sup>.
- 3 Quelle est la nature de la rupture entre Kouchner et le CICR ? Les textes qu'il publie à son retour du Biafra, les interviews qu'il donne, les appels lancés à l'aide internationale en 1968-1969, épargnent relativement l'action de la Croix-Rouge, mais s'éloignent sensiblement de sa pratique habituelle. L'événement est d'ailleurs inédit dans l'histoire du CICR : pour la première fois, certains de ses volontaires violent la règle interdisant l'expression publique de ses délégués.
- 4 Ce récit des fondateurs va imprégner fortement le mouvement humanitaire tout au long de son développement jusqu'à aujourd'hui. Le Biafra est devenu une référence incontournable, une scène inaugurale tellement signifiante que quarante ans plus tard, on s'affronte encore pour expliquer ce qui s'est passé là-bas et repérer dans cette légende dorée le vrai du mythifié. Si la querelle du Biafra déchire encore le monde humanitaire, c'est que l'on se trouve en présence de deux points de vue opposés de ce que peut être l'humanitaire ; l'un plus prompt à tirer les conclusions politiques de l'expérience fondatrice ; l'autre plus enclin à soupeser les conditions de l'action.

## Deux récits pour une même guerre

- 5 De nombreux volontaires ont habité le monde humanitaire durant les quarante dernières années ; parmi tous ceux que l'on pourrait citer, deux noms se détachent particulièrement : ceux de Bernard Kouchner et de Rony Brauman. Chacun à sa manière incarne une version de ce qui a vu le jour au Biafra. Chacun, à sa manière, fait le tri dans les composantes du projet humanitaire. Et si pour l'opinion, Bernard Kouchner symbolise encore à lui tout seul l'action humanitaire, notre *French Doctor* n'en représente, en vérité, qu'une partie.
- 6 Simple médecin au Biafra en 1968, secrétaire d'Etat à l'action humanitaire en 1988, représentant des Nations unies au Kosovo en 1999 et aujourd'hui ministre des Affaires étrangères : depuis quarante ans Bernard Kouchner est en mission. Flamboyant et politique, pour lui, la fonction première de l'action humanitaire est de témoigner, de

fairebouser les choses ; le soin est secondaire, symbolique même. À partir de là, il va théoriser le fameux « droit d'ingérence ». Mais ce sont les États qui doivent se charger de le mettre en œuvre. Du « tapage médiatique » à l'humanitaire d'État, Kouchner suit un fil rouge qui le mènera finalement au Quai d'Orsay. Pour Kouchner, comme pour ceux qui, en septembre 1968, sont partis avec lui défendre les Biafrais contre l'agression nigérienne, l'affaire est entièrement politique. Ainsi, dans le *Nouvel Observateur* du 19 janvier 1970, il s'écrie : « Le massacre des Biafrais est le plus grand massacre de l'histoire moderne après celui des Juifs, ne l'oublions pas. Est-ce que cela veut dire que le massacre de millions d'hommes n'a pas de dimension politique ? ». Tout compte fait, sauver un homme, c'est faire de la politique !

- 7 Rony Brauman est d'une autre génération (dix ans de moins). C'est à l'origine un soixante-huitard, membre un temps de la Gauche prolétarienne. C'est en Thaïlande, dans les camps de réfugiés khmers, qu'il finira de se dégriser de son « progressisme ». Pour lui, l'humanitaire est d'une tout autre nature. Politique certes, mais modeste et irréductible à l'État ; rebelle à tout moment et en tout lieu : en 2004, MSF n'appelait-elle pas à faire cesser les dons alors que la France entière emmenée par TF1 s'apitoyait sur les victimes du tsunami ? Et encore aujourd'hui ne négocie-t-elle pas avec le gouvernement soudanais alors que beaucoup dénoncent le génocide en cours au Darfour ? Brauman ne nie pas le courage des fondateurs durant les événements du Biafra, seulement le geste inaugural de rupture lui semble entaché de malentendus. C'est un mythe reconstruit a posteriori. Pour lui, le supposé génocide n'a jamais eu lieu. Le monde a assisté en revanche à la fabrication d'une propagande orchestrée grâce au soutien de la France. « L'indépendance du Biafra étant politiquement indéfendable, c'est le droit à la vie des Biafrais menacés d'extermination qui devait être mis en avant<sup>2</sup>», écrit-il. En utilisant la souffrance à des fins politiques, la France du général de Gaulle, associée pour l'occasion au Portugal de Salazar et aux pouvoirs africains blancs, instrumentalisèrent l'aide internationale. Accolé au Biafra, le mot génocide aurait donc été une commande des barbouzes... Les nouveaux *French Doctors* n'y verront que du feu, persuadés qu'ils assistent en direct à un nouvel Auschwitz. Quarante ans plus tard, Kouchner maintient pourtant sa déposition : « Ils n'étaient pas là [les Brauman et autres] ! Ceux là réécrivent l'histoire. Bientôt certains iront jusqu'à dire qu'il n'y a pas eu de massacres au Biafra. Cela s'appelle du révisionnisme !<sup>3</sup> ».
- 8 Phénomène singulier : au gré de l'évolution politique de Kouchner, le Biafra sera interprété comme un conflit pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, comme une guerre livrée par des puissances impérialistes (États-Unis, Grande-Bretagne, URSS), ou encore comme le deuxième soulèvement du ghetto de Varsovie une nouvelle fois anéanti avec pour toile de fond une Croix-Rouge impuissante et muette face à l'Holocauste. Extrêmement plastique, l'humanitaire mobilise toutes ces références, les recombine pour faire du Biafra une mémoire sans cesse convoquée et de l'action humanitaire un produit politique de la fin des années 1960 au cœur d'un tiers-monde naissant où s'étend la Guerre froide.
- 9 À l'opposé, l'interprétation de Brauman est davantage en retrait mais plus radicale. Quant à savoir si MSF est un enfant de Mai 1968, il répond : « un produit de son époque, certainement, mais pas de la génération du gauchisme en tant que telle. Ce que MSF doit spécifiquement à cette période, ce sont pêle-mêle la notion de médecine d'urgence, la capacité de mobilité internationale et l'importance accordée aux médias. Je pense que la création du Samu, la démocratisation des voyages intercontinentaux et l'essor de la

télévision nous informent plus sur les conditions de la création de MSF que la référence au gauchisme<sup>4</sup> »

- 10 A MSF, ces deux visions de l'humanitaire vont s'opposer jusqu'à se déchirer. Faire savoir contre savoir-faire, la lutte est implacable. Elle voit s'affronter les « Biafrais » groupés autour de Kouchner aux « soixante-huitards » et autres anciens militants gauchistes rassemblés par Claude Malhuret puis Brauman. En 1979, ces deux pôles de l'humanitaire se séparent et se refondent mutuellement : Kouchner invente Médecins du Monde pour « soigner et témoigner ». De son côté, Rony Brauman et Claude Malhuret se chargent de la « deuxième fondation de MSF » dont ils feront la principale organisation médicale d'urgence. Mobile, efficace, professionnelle. Et on assiste depuis quelques années à un nouveau recentrage de l'action de MSF que ce conflit entre deux visions de l'humanitaire éclaire d'un jour nouveau.

## La « troisième fondation » de MSF

- 11 Pour Rony Brauman, c'est moins les droits de l'Homme et les libertés civiles et politiques qu'il s'agit désormais de défendre que la vie tout simplement. Pour lui, « la politique, l'histoire et l'avenir s'écrivent avec les vivants ». Par conséquent, « une politique minimale de la vie consiste à entretenir les corps [...]. Cela veut dire agir sérieusement, aider ceux qui, au cas où nous n'agirions pas, auraient le plus grand mal à subsister, les aider à passer une période difficile<sup>5</sup> ». D'où le recentrage de MSF uniquement et modestement sur l'urgence. Tout en accompagnant cette position d'une critique sans concession des conditions de naissance de l'association et des mythes humanitaires dans leur ensemble.
- 12 L'humanitaire de Rony Brauman cherche ainsi à bâtir des espaces d'humanité afin d'alléger des souffrances et parfois sauver des vies. Un humanitaire modeste en somme. C'est là une définition très restrictive par rapport à ce que l'on entend aujourd'hui sous le nom d'humanitaire dont les contours sont extrêmement mouvants. Mais Brauman l'assume. On ne peut d'ailleurs rien comprendre à la position de MSF fin 2004 devant le tsunami asiatique, si l'on ne saisit pas cette tentative de poser des limites à l'action humanitaire. Rony Brauman cherche ainsi à sortir l'humanitaire de sa gangue politique ou plus précisément à penser ce que doit être le rôle d'un acteur non gouvernemental face à des situations politiques. Il décrit ainsi l'ethos particulier de MSF : « En tant qu'acteur qui revendique son extériorité au champ politique, MSF a cherché à rouvrir un accès à ce champ pour mieux faire valoir et délimiter le champ de l'action humanitaire. »<sup>6</sup>
- 13 Après celle de 1971, puis la reconstruction de 1979, on assiste depuis le début des années 2000 à une sorte de « troisième fondation de MSF ». Celle-ci se veut la réponse à la dérive de l'humanitaire vers l'humanitarisme et les interventions militaro-humanitaires que Kouchner a pu sembler promouvoir (jusqu'à très récemment en ce qui concerne le Darfour). Cette nouvelle position a également l'avantage de permettre une adaptation aux nouveaux conflits et à la nouvelle donne internationale. Celle-ci peut se résumer ainsi : après l'essor rapide de l'humanitaire dans les années 1980, l'interventionnisme des États et des organisations internationales au cours des années 1990, les années 2000 sont marquées par la « guerre à la terreur » qui de l'Afghanistan à l'Irak en passant par le Proche-Orient, la Tchétchénie et dans une moindre mesure le Darfour soudanais, impose une nouvelle polarisation sur la question de l'islamisme. Après avoir essuyé le travestissement de l'aide humanitaire par les États, les ONG seraient maintenant les

proies d'un enrôlement au service de la politique américaine et britannique. Le recentrage de MSF sur une « politique des corps » lui permet d'échapper, au moins théoriquement, à ce piège. Mais l'on découvre cependant quelques limites à cet humanitaire modeste.

## Limites de l'humanitaire modeste

- 14 Le risque en effet de s'en tenir à une action humanitaire d'urgence efficace, mais cantonnée aux corps en souffrance, est de la voir sombrer dans une sorte d'action médico-légale. On ne voit plus bien, par conséquent, quelle différence existe encore entre le CICR et de tels humanitaires armés d'un stéthoscope et des conventions de Genève. MSF ne s'en cache d'ailleurs pas. À la fonction de témoignage qui a accompagné l'action humanitaire depuis sa naissance et qui l'encadre encore aujourd'hui, les Médecins sans frontières privilégient désormais une fonction d'analyse critique. « Notre rôle n'est pas d'entrer dans le débat des qualifications juridiques [...], mais de décrire une situation avec les instruments qui sont pertinents pour nous », explique Brauman dans son entretien à *Vacarme*.
- 15 Après avoir défendu durant la guerre froide la primauté des droits de l'Homme, MSF rejoint peu à peu le CICR, ce grand repoussoir de l'humanitaire moderne, en ne se préoccupant que du droit international humanitaire. Les quatre conventions de Genève et leurs protocoles additionnels de 1977 définissent un droit plus précis que les simples droits de l'Homme. Contrairement aux textes relatifs aux droits de l'Homme qui définissent des principes généraux et n'offrent pas de droits précis aux ONG, le droit international humanitaire serait celui qui organise vraiment les conditions de l'action des secouristes, et notamment l'accès aux populations. Ainsi pour MSF, l'action des humanitaires consiste plus en une négociation des conditions concrètes de l'aide qu'en une dénonciation des violations des droits de l'Homme.
- 16 On aurait donc rien compris à l'action humanitaire en l'installant, tel Bernard Kouchner, comme instrument de défense des droits de l'homme et de la démocratie. De cette manière, tout le mouvement humanitaire se fourvoierait. Pour *Vacarme*, Rony Brauman donne alors une nouvelle définition de l'action humanitaire comme « politique du moindre mal ; ou comme politique du moindre pire ». L'humanitaire n'est donc pas la part « réactive » de la politique ; elle est là aussi intrinsèquement politique. Mais d'une manière particulière : « Il s'agit moins de tenter d'échapper à la politique que de chercher à savoir quelle politique nous faisons ». La politique humanitaire est désormais celle du rapport de force concret avec les États : le poids symbolique du prix Nobel et celui des conventions de Genève permettent de peser sur les États sans transgresser les frontières ou dénoncer quoi que ce soit. Le débat récent sur l'existence ou non d'un génocide au Darfour est symptomatique de cette nouvelle approche. La dénonciation et la qualification de ce qui se passe n'est pas l'affaire de MSF.

## Révisionnisme ?

- 17 Comme l'a remarqué Patrick Aeberhard dans un article paru récemment dans la revue *Le Meilleur des Mondes*<sup>7</sup>, les livres d'Anne Vallaëys sur l'histoire de MSF ou de Rony Brauman sur son « parcours critique d'un humanitaire » représentent les dernières

charges contre Kouchner et les historiques de MSF chassés ou repliés au moment de la rupture de 1979. Mais si les mythes fondateurs sont passés au crible de la critique, un tel « révisionnisme » vide de son intelligibilité et de sa cohérence l'histoire humanitaire dans son ensemble. Aussi séduisante et iconoclaste soit-elle, la position de Rony Brauman recèle une difficulté qui limite sa portée et empêche, quoi que ses défenseurs en pensent, la revendication d'une victoire totale dans cette « querelle du Biafra ».

- 18 Si Brauman ne nie pas l'existence de la « scène inaugurale », il lui dénie cependant ses potentialités. : « ...ce fameux "témoignage" est inexistant pendant toute la première période de MSF, explique-t-il, c'est-à-dire de la fondation jusqu'au départ des fondateurs. [...] C'est nous qui l'avons par la suite mis en pratique [...] Nous revendiquions sans réserve le projet initial et nous entendions le faire vivre à notre façon en montrant que la véritable continuité était de notre côté<sup>8</sup>. A la lecture d'une telle interprétation, on ne peut s'empêcher de penser qu'à force de tout refuser aux fondateurs et de montrer que MSF ne s'est construite qu'après leur départ, grâce à d'autres acteurs et selon des modalités plus sociologiques que politiques ou plus sociales qu'intellectuelles, Brauman s'interdit de comprendre ce qu'il y a finalement de novateur dans le geste inaugural. Notamment son rapport à l'action politique qui hante l'histoire humanitaire jusqu'à aujourd'hui et vers laquelle Brauman semble lui aussi finalement revenir sous la forme simplifiée de « politique des corps ». Quoi qu'on en pense, mettre ensemble dans un shaker le Samu, les voyages et la télévision n'accouche pas forcément d'un cocktail humanitaire, du moins sous la forme d'ONG. Et n'explique en rien, surtout, pourquoi l'opinion et les médecins de l'époque s'y retrouvent. Sur ce point, les explications d'Anne Vallaeys ou de Rony Brauman nous laissent orphelins d'une véritable analyse politique.
- 19 On peut pourtant penser qu'il existe à l'intersection du projet humanitaire et de ses racines sociologiques, mais aussi de l'évolution idéologique de l'époque et des valeurs propres à la société démocratique, un nœud symbolique qui explique la naissance particulière de l'humanitaire moderne en 1968 et son formidable développement dans les années 1970-1980. Dans ces conditions et quoi qu'on pense du personnage, Kouchner représente le mieux cette logique symbolique à l'œuvre dans la fondation de l'humanitaire moderne.

## Le « moment Kouchner »

- 20 Au moment où Bernard Kouchner prend place sur la scène publique, la société française commence à s'ouvrir à l'individualisme et aux valeurs post-matérialistes. L'action et le discours humanitaires dont il est le promoteur à partir de 1968 préfigurent cette évolution ; Kouchner l'accompagne, lui donne un sens et lui offre un discours cohérent pour permettre à chacun d'en comprendre la portée. Si l'interprétation humanitaire qu'en fournit Kouchner à la fin des années 1960 et durant les années 1970 n'appartient évidemment qu'à lui, cette préoccupation est toutefois partagée par le plus grand nombre, plus ou moins explicitement. C'est en ce sens que j'ai choisi de parler d'un « moment Kouchner<sup>9</sup> » de l'action humanitaire : l'originalité d'un parcours offre à l'époque l'intelligibilité d'ellemême en remplaçant une expérience singulière (la naissance de l'humanitaire moderne au Biafra) dans un cadre commun. Si l'événement dépasse en réalité Bernard Kouchner, aussi singulier soit-il, le *French Doctor* cristallise dans sa personne et dans son discours, les principaux enjeux de l'époque.

- 21 L'humanitaire moderne vient offrir à l'ensemble de la génération du baby-boom un sas de décompression idéologique. À l'univers épuisant du « tout politique », elle oppose une simplicité reposante : peu importe si la victime est de gauche ou de droite, seule sa douleur est insupportable. A partir du milieu des années 1970, c'est toute cette génération qui d'une manière ou d'une autre embarque dans l'aventure humanitaire et recombine les principes de l'aide d'urgence avec l'antitotalitarisme et les droits de l'Homme. Ce qu'apporte, en réalité, l'action humanitaire à l'opinion, c'est une sorte de *monde à part* conjuguant tous les traits de l'héroïsme moderne. Sous ce registre, Bernard Kouchner est l'un des mieux placés pour l'incarner. Celui-ci a fait du Biafra sa guerre d'Espagne. Le récit qu'il en tire permet d'ailleurs de faire le lien entre deux romantismes propres à deux mondes distincts : d'un côté, la guerre antifasciste où l'*espoir* révolutionnaire fait vivre et parfois mourir ; de l'autre, la démocratie prosaïque sans rien au-delà d'elle-même où l'impératif est de « sauver la vie », surtout la sienne... Dans un monde hanté par le retrait de l'Histoire, chacun s'invente l'héroïsme qu'il peut. Kouchner en propose un, concret, réalisable et immédiat. L'humanitaire est cette forme d'héroïsme d'un monde sans héros. La part d'aristocratie que la démocratie tolère encore. Et si certains sont morts au cours de l'aventure, ce n'est pas avant tout ce qui leur était demandé.

## La vérité du Biafra

- 22 A partir de 1968, à l'heure où la France fait le deuil de son empire après deux guerres coloniales perdues, l'humanitaire va lui permettre de renouer avec l'universalisme qui a fait sa grandeur. Et aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'épisode du Biafra fonctionne comme une sorte de rédemption internationale pour une France ramenée à ses seules frontières. Car sans en avoir conscience, le mythe du Biafra raconte à peu près la même histoire que le mythe gaulliste synthétisant de manière raccourcie une croyance nécessaire dont chacun aurait besoin : la France s'est perdue de vue ; un homme s'exile pour aller voir *ailleurs* s'il y est. Là-bas, miraculeusement, il découvre qu'il est la France ! De son exil, il annonce cette bonne nouvelle au monde de sorte que chacun se retrouve et se reconnaît Français en lui et par lui. Que cet homme soit de Gaulle à Londres ou Kouchner au Biafra, il n'y a pas de différence fondamentale. A chaque fois, on assiste aux retrouvailles avec une certaine idée de la France.
- 23 Aux enfants perdus de 1968, l'acte de naissance de l'humanitaire, la même année, va moins permettre de tuer le père (le général de Gaulle quitte le pouvoir l'année suivante et disparaît deux ans plus tard) que de l'imiter. Nos « Biafrais » rejouent donc le geste gaullien sur un mode moins tragique sans être non plus farcesque. Ce surnom même de *French Doctors* donné par des journalistes américains dans les années 1980 traduit, au-delà d'une curiosité à voir crapahuter des 14 médecins français dans les maquis afghans, cette spécificité de l'humanitaire : offrir à tout un pays de quoi combler la *certaine idée* qu'il se fait de lui-même. Dans le corps du sauveteur humanitaire, c'est la France qui s'interpose entre le mal et ses victimes. Depuis le Biafra, les récits humanitaires, principalement ceux que l'on sert aux donateurs des associations, ne racontent jamais que cela. Et la popularité toujours intacte de Bernard Kouchner porte, aujourd'hui encore, la trace de cette onction quasi gaullienne de l'humanitaire moderne.
- 24 Si historiquement Rony Brauman a sans doute raison quant au malentendu noué au Biafra et à la manipulation de la bonne conscience des *French Doctors*, la querelle qui s'ensuit depuis lors entre lui ou ses partisans et ceux de Bernard Kouchner passe à côté de la vraie

question qui n'est plus historique ou sociologique, mais bien philosophique : qu'est-ce que l'humanitaire aujourd'hui ?

## L'humanitaire, passion démocratique

- 25 Pour le dire de manière ramassée dans l'espace de cet article, on peut considérer l'humanitaire comme une passion démocratique. On le sait depuis Rousseau et surtout Tocqueville, l'homme démocratique est mû par des passions qui le poussent à rechercher en autrui un semblable et à répugner aux souffrances qu'on lui inflige et aux moindres inégalités qui le touchent. « Quand les rangs sont presque égaux chez un peuple, écrit Tocqueville, tous les hommes ayant à peu près la même manière de penser et de sentir, chacun d'eux peut juger en un moment des sensations de tous les autres : (...) il n'y a donc pas de misère qu'il ne conçoive sans peine, et dont un instinct secret ne lui découvre l'étendue. En vain s'agira-t-il d'étrangers (...) : l'imagination le met aussitôt à leur place ; elle mêle quelque chose de personnel à sa pitié, et le fait souffrir lui-même tandis qu'on déchire le corps de son semblable<sup>10</sup>. »
- 26 L'individu troublé par la souffrance d'autrui sera donc un individu en demande d'interventions humanitaires. Mais cette demande peut être entendue de deux manières. D'un côté, l'individualisme crée les conditions d'une division du travail humanitaire entre ceux qui donnent de l'argent pour qu'il soit mis un terme à la souffrance d'autrui et ceux dont le métier est de la soulager. C'est de cette manière que les ONG interprètent le soutien financier de leurs donateurs. Ce soutien est un moyen de ravauder pour un temps le tissu social. C'est une manière ponctuelle de soulager l'isolement de l'individu compatissant. Mais la demande d'intervention humanitaire s'adresse à des organisations de secours privées et tout se passe au seul niveau de la société civile. D'un autre côté, cette demande peut aussi s'adresser à la puissance publique ; il n'y a pas de contradiction avec la nature individualiste de la société. Cela explique les faveurs dont jouit l'humanitaire d'État dans l'opinion sans que cela soit en contradiction avec la cote d'amour que connaissent par ailleurs les ONG. Mais cela dessine aussi les contours de l'attitude compassionnelle de nos hommes politiques.
- 27 Un zèle compassionnel né en 1968 au Biafra pèse ainsi sur notre société et la met en demeure de remédier immédiatement au scandale de la souffrance. Cette demande, éminemment politique, se formule pourtant dans un langage qui ne l'est pas, celui des ONG et de « la politique des corps ». L'individu compassionnel rabat ainsi l'action politique sur l'action humanitaire. Alors qu'un scandale humanitaire est d'abord un événement politique, la démocratie humanitaire tend aujourd'hui à inverser l'ordre du rapport. La politique prend alors le risque de n'être que la poursuite de l'humanitaire sous une autre forme. Pour ainsi dire, l'humanitaire rebelle de Brauman ou l'humanitaire d'Etat de Kouchner apparaissent, quarante ans après le Biafra, comme les revers d'une même passion démocratique.

---

## NOTES

1. Cité par Anne Vallaey, Médecins sans frontières, la biographie, Fayard, 2004, p. 51. Bernard Kouchner séjournera à trois reprises au Biafra : de septembre à octobre 1968, en décembre 1968 puis d'octobre à novembre 1969. Le « réduit biafrais » tombe en janvier 1970.
  2. Rony Brauman, Biafra – Cambodge. *Un génocide et une famine fabriqués*, octobre 2004, p.7 (disponible sur [www.msf.fr](http://www.msf.fr)).
  3. *Médecins sans frontières*, la biographie, op. cit. p.66
  4. Rony Brauman (entretiens avec Catherine Portevin), *Penser dans l'urgence, parcours critique d'un humanitaire*, Seuil, 2006, p.58
  5. Rony Brauman (entretien avec Michel Feher et Philippe Mangeot), « L'école des dilemmes » in *Vacarme*, n° 34, hiver 2006, p.8 à 14
  6. Ibid., p.9
  7. Patrick Aeberhard, « En défense de Kouchner », *Le Meilleur des mondes*, Automne 2007
  8. *Penser dans l'urgence, parcours critique d'un humanitaire*, op. cit. p.93
  9. Je me permets de renvoyer à mon ouvrage : *L'humanitaire, tragédie de la démocratie*, Michalon, 2007
  10. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*
- 

## RÉSUMÉS

Au printemps prochain, la France célébrera le quarantième anniversaire de Mai 68. Plus discrètement sans doute, les humanitaires – du moins ceux qui ont une mémoire ou connaissent leur propre histoire – reconnaîtront dans l'année 1968 un autre événement : celui de la guerre au Biafra et la préfiguration de ce que l'on peut désigner comme un « humanitaire moderne ». Affranchi des Etats comme des frontières et hanté par le souvenir de la destruction des Juifs d'Europe, cet humanitaire prétendra faire de l'action de la Croix-Rouge durant la Seconde Guerre mondiale à la fois un contre-modèle et l'aiguillon d'une pratique inédite au profit d'une intervention directe de la société civile dans les affaires du monde.

## INDEX

**Mots-clés** : Comité International de la Croix Rouge (CICR), Débat humanitaire/politique, French Doctor, Génocide, Histoire de l'humanitaire, Instrumentalisation, Médecins du Monde (MdM), Médecins Sans Frontières (MSF), Militaire, Universel

**Index géographique** : Biafra, Nigéria

---

## AUTEUR

### DENIS MAILLARD

Denis Maillard, auteur de *L'humanitaire, tragédie de la démocratie* (Michalon, 2007) est membre du comité de rédaction de la revue *Humanitaire* et dirige la collection RéGénération aux Éditions Michalon. Son blog : <http://lemaladehumanitaire.blog.lemonde.fr/>